L'usage territorial du mot *terminus* dans les écrits de Grégoire de Tours

Pierre-Éric Poble

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cem/17631>

DOI : 10.4000/cem.17631

ISSN : 1954-3093

Éditeur

Centre d'études médiévales Saint-Germain d'Auxerre

Référence électronique

Pierre-Éric Poble, « L'usage territorial du mot *terminus* dans les écrits de Grégoire de Tours », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], 24.2 | 2020, mis en ligne le 19 décembre 2020, consulté le 22 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cem/17631> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cem.17631>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions
4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

L'usage territorial du mot *terminus* dans les écrits de Grégoire de Tours

Pierre-Éric Poble

1 Dès avant la fin du ^{xvii}e siècle, Charles du Fresne, seigneur du Cange, remarque que, dans les textes de Grégoire de Tours¹, il est fait un usage particulier du mot latin *terminus*². Cet emploi spécifique n'est pas pour autant exclusif, puisque nombre d'usages classiques de ce nom se rencontrent également dans les écrits de cet auteur. On trouve ainsi quelques mentions où ce nom désigne la fin d'une altercation³, la fin d'une terreur ou d'un conflit⁴, la fin de la vie⁵ et même la simple borne d'un pré⁶. Tous ces usages communs restent cependant marginaux sous la plume de Grégoire de Tours, puisque c'est dans sa conception particulière, que ce mot est le plus fréquemment employé⁷. Charles du Fresne et ses nombreux continuateurs présentent donc bien naturellement cette utilisation spécifique dans la glose qu'ils ont rédigée à propos de ce mot, lorsqu'ils en donnent comme première explication les correspondances suivantes : *Pagus, regio, terminis suis et limitibus circumscripta, districtus*. Ce faisant, ils soulignent ainsi la transformation de son sens spatial, puisqu'il n'est plus seulement question d'une borne ponctuelle⁸ ou d'une limite linéaire. La notion ayant gagné en volume, elle semble permettre de nommer un espace plus ou moins large associé à l'exercice de certaines prérogatives d'ordre public – fiscales, militaires ou judiciaires –, c'est-à-dire ce que l'on qualifie aujourd'hui de territoire⁹.

- 2 Cette intéressante évolution sémantique pousse le chercheur curieux à regarder de plus près les détails qui pourraient en expliquer la logique. Ces références étant issues des écrits de Grégoire de Tours¹⁰, on peine à associer une telle originalité de langage au fruit du hasard ou à un simple effet de style. Comment l'envisager sérieusement de la part d'une personne maîtrisant parfaitement la culture antique, et qui, en qualité d'acteur politique engagé¹¹, dispose d'une excellente expertise juridique et technique de l'exercice des pouvoirs locaux et donc des cadres spatiaux qui leur sont associés¹². Il semble bien plus probable que cet usage territorial du mot *terminus* témoigne d'une réalité particulière de son temps¹³. Une situation de fait que la terminologie traditionnelle à sa disposition ne lui permet pas d'exposer clairement, le poussant à combler cette lacune par cet usage néologique. Telle est en tout cas l'hypothèse que cette étude vise à explorer.

De l'entier territoire d'une cité à un fragment de celui-ci

- 3 Au fil des pages écrites par Grégoire de Tours dans l'ensemble de son œuvre connue, on relève près de quatre-vingt-dix passages dans lesquels cet auteur utilise le mot *terminus*, dans un sens territorial (fig. 1)¹⁴.

Fig. 1 – Répartition des mentions « territoriales » du mot *terminus* dans l'œuvre de Grégoire de Tours (DAO P.-É. Poble).

- 4 Ce nom est utilisé dans un contexte où il peut faire référence à un certain volume d'espace associé à un cadre territorial puisque ces références se rencontrent généralement intimement associées à celles du nom d'une cité, à l'image de l'exemple suivant : *quod est in termino Thoringorum*¹⁵. On peut alors envisager deux logiques de compréhension concernant cet usage. La première est celle considérant que la référence faite à la limite de la cité, par l'entremise du mot *terminus*, permet la désignation de l'entier espace soumis à la juridiction de cette même cité. L'exemple présenté ici serait donc à comprendre comme mentionnant le territoire de la cité de Tongres¹⁶ dans sa totalité, d'une frontière à l'autre. La seconde logique interprète l'usage du mot *terminus* comme une désignation permettant de qualifier une zone particulière associée au territoire de la cité. Visiblement installée en dehors des limites traditionnelles de celui-ci, elle ne se rattache à lui que par ce *terminus* qu'ils partagent. Son application à l'exemple utilisé se traduit comme la référence à une zone spécifique,

un espace lié à la limite du territoire de la cité de Tongres qui pourrait former une extension plus ou moins récente de ce dernier.

- 5 Ces deux options offrent des solutions bien différentes expliquant la présence du mot *terminus* dans ces phrases. La première hypothèse insiste sur le rôle fondamental des limites dans la définition de l'espace soumis au pouvoir de la cité, alors que la seconde souligne le rôle d'interface des bornes, entre un territoire traditionnel et une potentielle zone d'extension de celui-ci.
- 6 À la lumière de tout cela, la glose de Charles du Fresne semble bien moins évidente qu'elle ne pouvait le paraître de prime abord. En associant avant tout cet usage au nom *pagus* ou à celui de *regio*, deux mots qui peuvent être perçus comme des synonymes de celui de cité, il semble plutôt s'inscrire dans la première hypothèse. Par contre, quand, il fait ensuite référence aux limites de ces entités (*terminis suis*), ou à un espace circonscrit par des limites (*limitibus circumscripta*), voire un simple district (*districtus*), c'est davantage dans le sens de la seconde hypothèse qu'il se place. Charles du Fresne ne tranche pas, suggérant que l'une comme l'autre de ces deux options peuvent être plus ou moins envisageables, selon les cas.
- 7 La perception de ces références au *terminus* est pourtant généralement comprise seulement comme une désignation de l'entier territoire de la cité ou de toute autre structure délimitée qui pourrait être concernée. Seuls quelques auteurs préfèrent se tourner vers la seconde hypothèse, associant parfois cette situation à celle des confins¹⁷. Peut-on comprendre de manière plus précise quelle en était la vision mérovingienne et en particulier celle dont Grégoire de Tours se fait l'écho ?
- 8 Un premier passage offre quelques indications. L'auteur cherchant à localiser l'emplacement où se rassemblent plusieurs évêques et puissants personnages pour régler un différend particulièrement sensible, précise que cette réunion prend place *in confinio vero termini arverni, gabalitani atque ruteni*¹⁸ – dans l'espace commun contigu des *termini* arvernes, gabales et rutènes. Quelle que soit l'hypothèse interprétative que l'on retienne, la notion de *confinium* s'entend ici comme désignant une zone contiguë, c'est-à-dire située au contact, mais au-delà des limites des *termini*. Ces derniers peuvent autant désigner l'ensemble du territoire de chacune des cités concernées, que seulement la potentielle zone d'extension spécifique et particulière à chacune de ces trois cités, celle qui a pu se développer au-delà de leurs bornes traditionnelles. L'espace commun contigu (*confinium*) auquel il est fait référence pourrait alors correspondre au reliquat de la vaste zone qui s'étendait entre les limites des cités antiques¹⁹, une bande de terres qui n'a pas encore été rattachée au pouvoir de l'une de ces trois cités.
- 9 Une chose est certaine, cette mention est exceptionnelle²⁰, probablement compte tenu du contexte particulier dans lequel elle s'inscrit. Il s'agit d'une réunion d'évêques et de grands aristocrates²¹ qui se rassemblent pour résoudre une affaire complexe, concernant certains membres d'illustres familles²². Cette situation délicate rend indispensable la localisation de la réunion hors de toute zone soumise à une quelconque juridiction et c'est sans doute cela qui explique la précision des détails donnés par Grégoire de Tours. L'espace concerné ne peut pas se localiser dans un lieu potentiellement associé au pouvoir de l'un des participants ou de l'un de ses alliés. Comme les évêques des Gabales, des Rutènes et des Arvernes semblent présents et compte tenu du profil des partis concernés par cette affaire, il est impossible que le lieu de cette rencontre puisse se trouver dans l'emprise de l'une de ces trois cités, ni même dans celle de leurs potentielles extensions (les *termini*). La neutralité du secteur

concerné est un point essentiel de l'épisode. Grégoire de Tours insiste donc sur l'appartenance de la zone en question à cet espace commun contigu qu'il nomme *confinium*, comme le confirme la seconde référence figurant à la fin de son propos²³. La logique de ce *confinium* lui permet de signaler à la fois l'extériorité et la proximité de l'espace considéré, par rapport à ceux qui sont soumis aux juridictions voisines, celles associées aux cités. Dans ce contexte, la volonté de l'auteur doit être de bien préciser à son lecteur que le lieu de cette rencontre est véritablement et totalement neutre. La présence du mot *terminus* apporte alors un détail supplémentaire dans cette logique. L'idée est certainement ici d'insister sur le fait que les moindres espaces soumis au pouvoir d'une cité sont exclus du lieu de la rencontre, qu'il s'agisse des zones installées depuis longtemps à l'intérieur de la cité, celles que nous qualifions ici de territoire traditionnel, mais aussi de ces espaces conquis, ces potentielles extensions susceptibles de s'associer aux *termini*, car s'étendant un peu au-delà de ces limites ancestrales. Cette dernière hypothèse donne toute son utilité à la présence du mot *terminus* dans ce passage, alors que la première interprétation ne le justifie pas. Il n'est aucun besoin de rajouter ce mot pour dire que la rencontre se déroule hors du territoire traditionnel des cités. Grégoire de Tours fait d'ailleurs lui-même très bien cette distinction comme on peut le noter dans un autre passage qui concerne le confesseur Lupian. Cherchant à localiser l'endroit où repose ce personnage, il écrit : *Infra ipsum Pictavorum terminum, qui adjacet civitati Namnetiae, id est, in vico Ratiatensi, Lupianus [...] requiescit*²⁴. La référence ne souffre d'aucune ambiguïté, l'auteur parle d'abord d'un espace particulier de la cité de Poitiers qu'il qualifie de *terminus*, puis de l'ensemble du territoire traditionnel de la cité de Nantes qu'il désigne à l'aide du mot *civitas* employé seul. On comprend alors aisément la situation juridico-spatiale de cette zone. Il est un espace particulier, où une extension de la cité de Poitiers semble s'être attachée la majeure partie de l'entre-deux qui autrefois séparait la cité de Nantes de celle de Poitiers, cette dernière disposant donc à cet endroit d'un *terminus* et la seconde n'en ayant aucun.

Plaidoyer en faveur de la seconde hypothèse interprétative

- 10 La lecture successive de tous les passages dans lesquels Grégoire de Tours a recours à un usage territorial du mot *terminus* suggère que la seconde hypothèse interprétative offre une compréhension plus précise que la première. On constate même que certaines références peinent à trouver un sens convenable en suivant la première interprétation. Ainsi, quand Grégoire de Tours localise la tombe du confesseur Lupian *infra ipsum Pictavorum terminum qui adjacet civitati Namneticae*²⁵, il est difficile de la placer « dans l'entier territoire de Poitiers qui jouxte la cité des Nantais ». La précision de ce voisinage avec le territoire nantais oblige à comprendre qu'il est ici seulement question d'une petite partie de l'espace associé au territoire de Poitiers et sans doute même, plus précisément, de la seule zone véritablement au contact de cette cité voisine. Un autre exemple s'inscrit dans la même logique. Il s'agit de celui où Grégoire de Tours raconte que *Berulfus vero dux, cum Bituricus mussitaret, quod Toronicum terminum ingrederentur, audisset, exercitum commovet et se in ipsos fines statuit*²⁶, ce qui est souvent traduit ainsi : « le duc Berulfus, ayant entendu les Berrichons murmurer qu'ils allaient entrer dans le territoire de Tours, mobilise une armée et se poste sur leurs confins²⁷ ». Cette compréhension assez vague et généraliste ne donne pas, à mon sens, la juste mesure du

propos de Grégoire de Tours. Le registre précis et spécifique du *in ipsos fines* – dans ces frontières elles-mêmes, espace que Robert Latouche qualifie d'ailleurs de « confins » –, contraste avec la compréhension large de *Toronicum terminum* (territoire de Tours). De quelles frontières s'agit-il si on suit cette logique de traduction ? Celles auxquelles fait référence le *in ipsos fines* seraient-elles l'ensemble des frontières de la cité de Tours ou seulement celles qui semblent menacées ? La formule employée plaide davantage en faveur de la deuxième option. Comme le mot *fines* fait assez bien écho au nom *terminus*, on peut aisément comprendre que dans ce passage Grégoire de Tours dit que le duc se place avec son armée à l'intérieur même du *terminus*, assez logiquement celui dont il a justement été question quelques mots auparavant pour signaler qu'une menace d'invasion planait sur lui. On se trouve alors dans une interprétation qui correspond à la seconde hypothèse. La traduction du passage est alors toute autre : « le duc Berulfus, ayant entendu les Berrichons murmurer qu'ils allaient entrer dans un *terminus* [compris comme étant un espace d'extension situé au-delà des limites traditionnelles] de la cité de Tours, mobilise une armée et se poste à l'intérieur de ces limites elles-mêmes [= celles du *terminus*]²⁸ ». Ce rapprochement entre *fines* et *terminus* correspond à une logique de synonymie relative que l'on retrouve dans un autre passage écrit par Grégoire de Tours. Parlant de la renommée de la sainteté de l'évêque des Arvernes *Hillidius*, il dit que *non solum ipsos arverni territorii terminos, verum etiam vicinarum urbium fines adivit*²⁹ – elle s'étendit non seulement aux *termini* eux-mêmes, [ceux] du territoire de la cité des Arvernes, mais encore elle franchit les limites des cités voisines. Le parallélisme structurel de la phrase est manifeste. *Finis* semble répondre à *terminus*, les deux notions évoquant des zones frontalières soumises au pouvoir d'une cité. Précisant que cette renommée de l'évêque *Hillidius* s'est étendue spatialement *per diversos gratiarum* (par divers degrés), Grégoire de Tours insiste sur la logique de diffusion par capillarité de cette sainteté. Ce faisant, il oriente notre grille de lecture sur le terrain des différents découpages d'espaces dans lesquels cette sainteté se diffuse peu à peu. Les *termini* qu'ils mentionnent ne peuvent donc pas être autre chose que des espaces bien distincts du territoire traditionnel de la cité et situés aux extrémités de celui-ci.

- 11 Toutes les références disponibles pourraient être présentées une à une. Elles fonctionnent parfaitement avec la seconde interprétation, alors que la première offre des résultats qui laissent souvent très perplexe. Même quand le passage en question semble tout à fait susceptible de désigner en premier lieu, de manière globale et générale, l'ensemble d'un territoire délimité, la référence à une zone précise associée aux limites ne peut pas être exclue.
- 12 Cette situation est par exemple observable dans un cas concernant l'abbé saint Abraham. Dans son introduction du chapitre relatif à ce personnage, Grégoire de Tours rédige une longue tirade sur la force de la foi des saints hommes. Il présente alors, comme un important sacrifice, le fait que ces personnages aient souvent été contraints de quitter leur terre d'origine (*patria*). Il exprime cela en ces mots : *pro qua fide non solum infra patriae terminum propriae [...] exsules facti sunt*³⁰. La logique du texte implique forcément que ces saints hommes sont bel et bien bannis de la totalité du territoire dont ils étaient originaires, mais la construction particulièrement lyrique de ce passage permet également de concevoir l'idée que si « la foi a banni le saint personnage des *termini* de sa cité d'origine (*patria*) » – sens littéral du texte suivant la seconde option interprétative –, cela implique forcément – comme conséquence évidente pour Grégoire de Tours – qu'il le soit également de l'entier territoire de cette cité –

l'exclusion de la partie la plus reculée de cet espace pouvant induire a fortiori, celle des autres parts. Ce mode de pensée n'est pas sans évoquer le passage concernant la sainteté de l'évêque *Hillidius*, où, là aussi, la référence aux *termini* peut également s'inscrire dans une logique métonymique désignant l'ensemble de la cité par la seule mention de ses extrémités les plus précaires.

Le *terminus* territorial, une zone liée à la proximité de certaines bornes ?

- 13 Parmi ses écrits, Grégoire de Tours livre le texte du pacte d'Andelot³¹ négocié entre le roi de Bourgogne Gontran, le roi d'Austrasie Childebert et Brunehaut³². L'acte est d'importance puisqu'il concerne de très puissants personnages qui résolvent leurs différends territoriaux en redéfinissant la composition de leurs royaumes respectifs. On découvre alors que divers lots sont échangés entre les parties. Ces ensembles disposent d'un contenu très variable construit sur la base de parts de cités (*civitates*), de *castella*, de *pagi*, d'*agri* et de revenus divers. Certains de ces lots, à l'image de celui contenant la cité de Cahors, sont alors concédés en ces termes : *ut Caturcus civitatem cum terminibus et cuncto populo suo*³³. Cette formule est généralement comprise comme formant une confirmation du fait que l'objet de la transaction concerne bien l'entier territoire de la cité et toute sa population. Pourtant, si comme le pense Michel Rouche, le sens du mot *civitas* « reste intangible à travers toute l'œuvre de Grégoire de Tours³⁴ », désignant à la fois l'entier territoire et la ville centre de ce dernier, pourquoi faire une exception pour la transcription du traité d'Andelot qui est intégrée à ce *corpus* ? Dès lors, le seul fait de donner à l'un ou à l'autre une part de *civitas* implique nécessairement la cession concomitante de l'espace territorial traditionnel correspondant. Ce territoire se trouvant naturellement inclus dans la seule mention de la cité, il n'est besoin d'aucun mot supplémentaire pour le nommer. Par conséquent, le fait de rajouter à la donation d'une part de cité³⁵ *terminibus et populo suo*, dénote la volonté de signaler que, des éléments qui ne sont pas naturellement inclus dans la notion traditionnelle de *civitas*, font également l'objet de cette cession. Ils constituent un complément suffisamment important pour qu'il soit précisément inscrit dans le texte du pacte.
- 14 On ne peut donc pas se contenter de comprendre ce passage de manière très vague et générale, comme précisant que la donation est celle d'une part de cité avec son entier territoire et son peuple. D'ailleurs, la forme employée dans l'expression *cum terminibus* semble davantage se rattacher à l'évocation d'un lot de bornes (*termen*, *-inis*) plutôt qu'à un *terminus* qui aurait été noté *terminis*. Certes, comme on ne dispose pas du manuscrit autographe de ce passage, on ne peut exclure la présence d'une erreur de copiste. Il est donc impossible d'être totalement assuré que cette forme corresponde effectivement à celle de Grégoire de Tours. Cependant, on peut tout de même retenir que le mot *terminus* comme celui de *termen* se caractérisent par la même idée essentielle. Tous deux permettent de faire référence, de manière plus ou moins explicite, à la présence d'un bornage et à son rôle dans la perception de l'espace.
- 15 Jean Durliat analysant ce texte reconnaît dans ces lignes et par l'usage de ce mot « l'existence d'un bornage des assiettes fiscales³⁶ ». Il comprend donc ces références aux *terminibus et populo* comme une mention des deux fondements traditionnels de l'imposition (*capitatio et tributum soli*), donc de certaines ressources fiscales potentielles de la cité³⁷. Il suggère alors que ces éléments pourraient ne pas être forcément inclus

dans la notion traditionnelle de cité, telle qu'elle est encore comprise à l'époque mérovingienne. Il souligne d'ailleurs que, même si le mot *populus* sous la plume de Grégoire de Tours est souvent à rapprocher de celui de *civis*, il désigne cependant, plus largement dans le traité d'Andelot, « toute la population d'une cité »³⁸, c'est-à-dire toute celle soumise à la *capitatio*.

- 16 La présence d'une certaine logique fiscale dans ce partage est évidente, mais il n'est pas certain que la compréhension proposée par Jean Durliat corresponde effectivement à la réalité de l'époque. Sans entrer dans tous les détails concernant l'identification du *populus* dont il est question ici, on signalera seulement que l'usage du pronom possessif *suus* pour associer ce *populus* à la cité n'est pas sans évoquer la situation très particulière des *pagenses*³⁹, dont la présence est par ailleurs bien attestée par Grégoire de Tours⁴⁰. Ces personnes, généralement attachées à un territoire qualifié de *pagus*, disposent d'un statut spécifique les associant à diverses tâches publiques, en particulier leur participation à l'*ost*⁴¹. L'aspect militaire pourrait donc avoir lui aussi son importance dans la compréhension de ces mentions. Dès lors, si le mot *civitas* désigne sans doute assez logiquement l'ensemble traditionnel d'un espace délimité associé à une ville centre, comme l'a bien perçu Michel Rouché⁴², les *terminibus* ne peuvent donc pas désigner toutes les limites classiques ou les bornes de ce même ensemble. Ils doivent pouvoir correspondre à un bien supplémentaire, une réalité aisément dissociable du territoire traditionnel de la cité.
- 17 Dans le contexte troublé des années 580, on peut penser que ce type de référence puisse préciser quelque chose du type « avec les limites actuelles qui ne sont plus celles d'autrefois ». Cela suppose qu'une cité puisse voir ses limites traditionnelles se modifier aisément et fréquemment, sans égards pour l'importance fondamentale que les frontières de ces cités pouvaient avoir dans l'antiquité romaine⁴³ et de la force qu'elles pouvaient en tirer à l'époque mérovingienne. Or, le fait que le pacte d'Andelot divise les portions de chaque partie au traité en fractions de cités suggère l'existence alors d'une pratique bien différente. Si la cité est la structure qui sert de base à ce partage, c'est que ce cadre, c'est-à-dire celui de la cité classique, conserve à cette époque encore, une valeur évidente⁴⁴. Outre le prestige d'une origine antique, la force de cette structure spatiale tient probablement aussi dans une certaine logique de pérennité de ses frontières traditionnelles, même si des exceptions à ce principe existent sans doute. Ne nous y trompons pas, le territoire traditionnel de ces cités n'est en rien modifié sur le terrain par ce traité, seuls les revenus et les droits sont divisés et affectés à d'autres bénéficiaires que ceux d'autrefois⁴⁵. Dès lors, les mentions insérées dans le pacte d'Andelot de *terminibus* et *populo* ne peuvent que désigner des réalités différentes de celles naturellement incluses dans le cadre de la cité traditionnelle.
- 18 Concernant ce à quoi peut correspondre la référence faite aux *terminibus*, on note une intéressante précision dans le texte de ce même pacte d'Andelot. Quand il est question des droits de Clotilde, fille du roi Gontran, le traité prévoit que tout ce qu'elle a reçu, mais aussi tout ce qu'elle recevra encore de son père, restera à jamais en sa possession. Pour insister sur l'importance de cette clause, le texte mentionne de manière explicite les différents types de biens qui sont susceptibles d'être concernés par cette mesure. À l'image des mentions insérées ailleurs dans ce pacte, celles de parts de cités données *cum terminibus*, il est alors inscrit qu'elle dispose de *tam civitatis quam agri*⁴⁶. Ce dernier mot que l'on comprend généralement comme désignant une terre ou un ensemble de terres, mais qui peut aussi qualifier certains espaces territoriaux plus petits que des

cités, semble pouvoir faire écho à la notion des *terminibus* mise en avant tout au long de ce pacte. Son utilisation en qualité de synonyme potentiel renforce la compréhension de cette notion comme correspondant à un espace susceptible de rassembler un lot de terres. Sa distinction de la cité confirme la localisation de cette zone particulière en dehors des limites classiques de celle-ci. Le tableau qui est ainsi brossé met donc bien en lumière la présence à cette époque d'espaces particuliers. Installés en marges des frontières traditionnelles des cités, ils peuvent se rattacher au territoire de ces dernières et disposent d'une certaine territorialité qui rapproche leur statut de ceux connus à l'intérieur des cités. Ces mentions témoignent donc d'une dynamique d'élargissement territorial des cités à l'œuvre au temps de Grégoire de Tours.

- 19 Cette même logique se retrouve sans doute également dans la formule utilisée presque un siècle plus tard par les auteurs de la chronique dite de Frédégaire. Racontant qu'en 616, les Lombards ont renoncé, au profit des Francs, aux deux cités d'Aoste et de Suse, le texte précise : *duas civitates Agusta et Siusio cum territoriis*⁴⁷. Comme dans les références de Grégoire de Tours, il existe dans ce passage une distinction explicite entre la *civitas* – ce que nous interprétons comme correspondant à la cité traditionnelle, une ville capitale et son territoire ancien – et une réalité territoriale à la fois supplémentaire et complémentaire. Bien que liée à la cité, celle-ci ne se confond pas avec elle, lui étant spatialement extérieure. Le mot utilisé pour nommer cette réalité est ici celui de *territorium*, ce nom ne désignant pas, dans ce passage précis, l'entier territoire d'une cité⁴⁸. Le parallélisme des formes qui existe entre ce passage et ceux du traité d'Andelot, suggère que ces deux types de références – *cum terminibus/cum territoriis* – puissent mentionner une réalité similaire. Sous la plume de Grégoire de Tours, qui a une grande proximité avec ce qu'il relate, la référence est très précise. Dans la chronique de Frédégaire par contre, rédigée près de soixante-dix ans plus tard par une personne sans lien direct avec les faits notés, la mention est plus vague et la zone extérieure semble moins précaire dans sa structure. L'usage tardif du mot *territorium* en lieu et place de celui de *terminus* ou *terminibus* marque un renforcement de la territorialisation de ces espaces en lien avec le cadre traditionnel des cités. Il confirme par ailleurs le fait les *termini* territoriaux de Grégoire de Tours disposent bien d'une nature de surface ne se limitant pas à de simples éléments ponctuels, mais aussi leur caractère fondamentalement extérieur et complémentaire à l'espace traditionnellement inclus dans le cadre des cités. La dynamique territoriale perçue dans l'œuvre de Grégoire de Tours est encore active au début du VII^e siècle. Elle semble s'inscrire dans une logique assez large de conquête des espaces intermédiaires qui séparaient jadis, en de nombreux endroits, les frontières des cités.

Une zone de conquêtes

- 20 Grégoire de Tours utilise très souvent cette référence au *terminus* territorial dans un contexte militaire. Il est fréquent de localiser dans ce type de zone, des pillages et des actes de destruction perpétrés par diverses armées, à l'image de celle de Thierry qui extermine et ravage tout dans l'un de ces *termini* associé à la cité arverne⁴⁹. Dans une zone similaire, les Bretons pillent et emmènent des gens en captivité⁵⁰. Un *terminus* territorial de la cité poitevine est lui aussi l'objet de sévères violences de la part des troupes rassemblées par le comte de Tours et celui d'Orléans. Ces soldats dévastent tout et brûlent des maisons, ce qui conduit les responsables de la cité poitevine à envoyer

une ambassade négocier avec eux⁵¹. Cela ne parvient pas à sauver le reste du territoire de la cité poitevine qui souffre ensuite des terribles violences de cette armée. Cependant, les lignes de Grégoire de Tours montrent que seule l'obstination du comte de Tours explique l'échec des tractations diplomatiques. Si la présence d'exactions militaires réalisées dans un *terminus* semble assez commune⁵², tout comme la négociation qui s'ensuit, l'invasion de l'entier territoire d'une cité apparaît comme plus exceptionnelle et extrême. Grégoire de Tours s'efforce alors d'insister sur les violences et la grande cruauté de ces dernières situations, comme c'est notamment le cas pour l'armée de Didier et Bladaste ou celle de Chilpéric qui dévastent également tout sur leur passage⁵³.

- 21 La grande fréquence des mentions d'armées localisées dans ces espaces de *terminus* territorial suggère que ces lieux sont, peut-être plus que les autres, soumis à ces actes de violence militaire. On peut même se demander s'il n'est pas d'usage à cette époque de faire quelques chevauchées dans ces zones pour pousser l'adversaire à engager des négociations et donc avancer dans la résolution d'un conflit. Quand Grégoire de Tours parle d'une potentielle négociation de paix entre Rauching et Childebert, il précise que l'accord viserait à ce qu'il n'y ait plus aucun acte de violence dans les zones de *terminus* territorial respectives de chacun des deux royaumes⁵⁴. Cette mention explicite montre bien qu'en cas de conflit ou de contestation territoriale, c'est d'abord dans ce type d'espace que les choses se déroulent.
- 22 On retrouve cette même logique sous un autre angle, celui de l'organisation de la défense. Grégoire de Tours raconte ainsi qu'en 589, le jeune roi Childebert II s'est arrêté, avec son épouse et sa mère Brunehaut, en un lieu situé à l'intérieur du *terminus* territorial de la cité de Strasbourg⁵⁵. L'auteur ne précise pas la raison de leur halte, ni même sa durée, mais la suite de l'épisode donne quelques pistes de lecture. Le centre du propos de Grégoire de Tours dans ce passage concerne la demande que formulent en ce lieu, les plus puissants personnages des cités de Meaux et de Soissons. Le texte présente la scène en disant que ces notables « vinrent à lui [au roi] en disant », la formulation de la requête se déroulant ensuite. Sont-ils venus spécialement pour rencontrer le roi et lui délivrer leur message, ou sont-ils présents en ce lieu pour d'autres raisons, profitant d'une possibilité pour intervenir ? Quand Grégoire de Tours dit qu'ils « vinrent à lui », ne met-il pas seulement en valeur la dynamique d'approche permettant à ces personnes de formuler leur requête, saisissant une opportunité pour s'adresser au souverain ? Si tel est le cas, cela veut dire que de nombreuses autres personnes puissantes d'Austrasie se trouvent également à ce moment-là autour du roi et de sa mère Brunehaut. Quel peut être l'objet de cette rencontre ? Les notables de Meaux et de Soissons demandent que le premier fils de Childebert II, le tout jeune Théodebert à peine âgé de quatre ans, leur soit confié afin qu'ils puissent notamment « s'attacher à défendre de manière plus vigoureuse le *terminus* territorial de sa cité⁵⁶ ». La logique du chapitre de Grégoire de Tours invite à considérer qu'il est ici question de la même *urbs* (cité), que celle mentionnée dans les premières lignes, c'est-à-dire celle de Strasbourg. Dès lors, le *terminus* territorial que ces personnes de Meaux et Soissons se proposent de défendre avec plus de vigueur, sous certaines conditions, semble être le même que celui où se déroule la scène et où tous ces puissants austrasiens ont été réunis par le roi et sa mère. Le fait que cette zone de *terminus* soit présentée par ces notables comme celle de la cité de Childebert II (*urbis tue*), tend à confirmer cette interprétation. La mise en avant du lien possessif unissant le monarque à cette zone témoigne peut-être du

contexte spécifique de cette rencontre et dans le même temps de son but réel. L'une des questions centrales de ce passage n'est-elle pas l'organisation de la défense de cette zone située aux limites orientales de l'Austrasie ? L'enjeu apparaît d'ailleurs si essentiel pour le royaume de Childebert II, que ce dernier accède à la demande des notables de Meaux et de Soissons, laissant son fils aîné s'installer dans l'une de ces deux cités.

- 23 Un autre exemple montrant l'importance de défendre ce type d'espace est sans doute à tirer de l'épisode où le duc Bérout rassemble ses soldats pour faire face à une troupe de Berrichons qui menace d'envahir son territoire. Comme nous avons pu le préciser précédemment, il est tout à fait envisageable que ce duc ait installé alors ses hommes dans un *terminus* territorial de la cité de Tours⁵⁷.
- 24 Pareillement, une potentielle attaque du roi wisigoth Reccarède pousse le duc Leudégisèle à rassembler plus de quatre mille hommes dans le *terminus* territorial associé à la cité d'Arles. Le duc de l'espace arverne Nizier fait de même dans sa zone⁵⁸.
- 25 Comme on le constate, ces étendues associées à un *terminus* territorial apparaissent comme le théâtre privilégié d'importantes phases des conflits armés. Cette situation résulte sans doute d'abord de leur positionnement géographique, en amont des limites traditionnelles des cités. Elles sont donc assez logiquement touchées de manière systématique avant toute autre zone. Installées hors du territoire traditionnel des cités, ces espaces connaissent une situation juridique particulière, certainement plus précaire et donc plus aisément contestable. Cela pourrait également rendre moins grave les conséquences des violences militaires, tant économiquement que symboliquement. Leur conquête apparaît peut-être comme moralement et juridiquement plus envisageable que celle des terres privées installées au cœur des anciennes cités. Si les enjeux de pouvoirs sur ces espaces sont militaires – près de 18 % des mentions concernent cet aspect⁵⁹ –, ils sont également religieux – près de 21 % des mentions⁶⁰.
- 26 Ce dernier aspect transparait notamment quand Grégoire de Tours mentionne des zones de *terminus* pour préciser le cadre spatial associé à des hommes de foi. On découvre ainsi que le prêtre Genès est devenu martyr dans un *terminus* de la cité de Bigorre⁶¹. Le prêtre *Pannichius*, qui lutte contre Satan agissant sous la forme d'une mouche venant importuner son repas, est présenté par Grégoire de Tours comme *Pictaviensis termini presbyter*⁶² – prêtre d'un *terminus* de la cité des Poitevins. Il semble donc exercer son ministère dans l'une de ces zones dépendant de la cité poitevine. C'est dans un espace similaire qu'un prêtre anonyme, marchant difficilement à cause d'un pied malade, se trouve guéri par saint Martin⁶³.
- 27 On rencontre également dans ces espaces des ermites. Grégoire de Tours raconte ainsi l'histoire d'un homme qui vivait très humblement, depuis de nombreuses années, dans une petite cabane installée dans une partie désertique (*eremus*) d'une contrée⁶⁴. Plus loin, il précise qu'il rapporte ce qui lui a été dit et qu'il a rencontré récemment un abbé qui lui a donné quelques détails permettant de confirmer cette histoire : *Nam nuper vidi abbatem, qui eum Ingenuum nominabat, asserens eum intra Augustodunensem terminum commoratum fuisse...*⁶⁵. L'ermite était un vieillard qui se nommait *Ingenuus* et qui vivait à l'intérieur (*intra*) d'un *terminus* de la cité d'Autun. Il est intéressant de noter ici que l'espace est d'abord qualifié de désert (*eremus*) par Grégoire de Tours. Cela montre que l'ermite est assez seul dans l'occupation de cette zone et qu'il ne paraît juridiquement pas très fortement rattaché à la cité d'Autun. Pourtant, pour l'abbé avec qui Grégoire de Tours a pu parler de cette histoire, et par la suite pour cet auteur également, l'espace

n'est pas placé entre deux cités, mais bien rattaché d'une certaine manière au territoire traditionnel de la cité d'Autun sans pour autant se confondre avec lui. La situation du reclus *Marianus* est assez similaire⁶⁶. Installé dans une zone de *terminus*, il s'alimente principalement avec des fruits sauvages ou ce qu'il trouve dans les forêts. L'espace qu'il habite est donc, là encore, celui d'une zone peu densément occupée. Il est cependant assez proche du site d'Évaux-les-Bains⁶⁷, lieu où il sera enseveli et vénéré après son décès. L'endroit est situé aux confins des cités arvernes et bituriges, ce qui confirme là encore l'emplacement marginal de ces zones par rapport aux territoires traditionnels de ces deux cités. Quand Grégoire de Tours souhaite dire qu'un reclus habite à l'intérieur des limites classiques de la cité, il sait utiliser d'autres expressions, comme dans le cas d'*Iunianus* par exemple⁶⁸.

- 28 La présence de ces hommes de foi dans ces espaces n'est pas anodine. L'épisode racontant la guérison du pied d'un prêtre anonyme en donne l'une des clés. À l'issue du miracle, il est demandé à son bénéficiaire de bâtir sans retard un oratoire en ce lieu⁶⁹. L'ouvrage est réalisé, Grégoire de Tours soulignant l'importance que l'édifice a encore à son époque, attirant aveugles et paralytiques. La tombe du prêtre saint Justin, installée aux limites de la cité de Béziers, joue tout à fait le même rôle, attirant et guérissant souvent les possédés, selon les propos de Grégoire de Tours⁷⁰. Ces lieux se coiffent d'oratoires⁷¹, d'églises⁷² ou de monastères⁷³, dont les mérites sont mis en avant par les récits de cet auteur. Telles les bases avancées d'une christianisation militante, ces bâtiments forment également des îlots coloniaux de la puissance épiscopale. Dans l'épisode de la guérison du prêtre anonyme, saint Martin est reconnu comme évêque de Tours, et c'est cela qui pousse à la fondation de l'oratoire. Grégoire de Tours lui-même souligne, à la fin de ses *Dix livres d'Histoires*, l'importance de son action personnelle en la matière, quand il était évêque de Tours. Il assure avoir dédié des églises et des oratoires dans plusieurs lieux installés dans ces espaces au-delà des limites traditionnelles⁷⁴. La puissante main épiscopale est toujours perceptible, d'une manière ou d'une autre, derrière ce développement de la christianisation au-delà même de l'emprise spatiale traditionnelle des cités antiques. Cette logique de fondations ecclésiastiques dans ces zones particulières ne ressemble pas à un mouvement spontané et ponctuellement localisé. Elle évoque bien davantage l'existence d'une dynamique territoriale large et globale dans laquelle les évêques jouent un rôle central.

Conclusion

- 29 Ainsi, l'usage territorial que fait Grégoire de Tours du mot *terminus* apparaît particulièrement intéressant. Plus qu'une manière originale de désigner l'espace soumis au pouvoir d'une cité, il se fait plutôt l'écho d'une réalité territoriale différente de celles connues dans l'Antiquité classique. Certaines étendues de terres installées au-delà des limites traditionnelles des cités paraissent, à cette époque, associées à la puissance des cités. Le *terminus* territorial de Grégoire de Tours forme alors, sous sa plume, l'appellation néologique permettant de les mentionner. Le nombre non négligeable de leurs références laisse à penser que cette situation est assez commune à la fin du VI^e siècle, même si le statut de ces espaces ne semble pas connaître la même force que celui des territoires traditionnels de cités. La présence de ces *termini* met donc en lumière l'existence d'une certaine dynamique territoriale expansionniste des cités qui, bien que perceptible à l'époque de Grégoire de Tours, trouve son origine en

des temps plus anciens. Est-elle le témoin du passage de l'Antiquité au Moyen Âge ou s'inscrit-elle davantage dans une logique de transformation du monde romain classique en un univers romano-tardif empreint de christianisation ?

Reçu : 30 août 2020 – Accepté : 8 décembre 2020

NOTES

1. La plus récente édition de référence pour ces textes est celle donnée par B. Krusch et W. Levison : B. KRUSCH et W. LEVISON, *Gregorii Turonensis Opera, Libri historiarum X*, éd. *Monumenta Germaniae historica. Scriptores rerum Merovingicarum*, t. 1, pars 1, Hanovre, 1951 et B. KRUSCH, *Gregorii Turonensis Opera, Miracula et opera minora*, éd. *Monumenta Germaniae historica. Scriptores rerum Merovingicarum*, t. 1, pars 2, Hanovre, 1885. Les références données dans la suite de l'article renvoient toujours aux pages de ces deux éditions, un sigle initial permettant de savoir quel est l'ensemble de textes rédigé par Grégoire de Tours qui est concerné : *Decem libri historiarum* [abrégé DLH], et parmi les huit livres de miracles : *Vitae Patrum* [abrégé VP] ; *De gloria beatorum martyrum* [abrégé GM] ; *De gloria beatorum confessorum* [abrégé GC] ; *De virtutibus sancti Martini* [abrégé VSM]. Les différents manuscrits ont été mis en relations dans un ensemble homogène, même si ceux portant « des oeuvres hagiographiques ne sont pas les mêmes que ceux des œuvres historiques » et qu'il « n'y a jamais eu de recueil complet des œuvres de Grégoire, ni de son vivant ni après sa mort », cf. P. BOURGAIN et M. HEINZELMANN, « L'œuvre de Grégoire de Tours : la diffusion des manuscrits », in N. GAUTHIER et H. GALINIÉ (éd.), *Grégoire de Tours et l'espace gaulois*, 1997 (éd. *Revue archéologique du centre de la France*, supplément 13), p. 273- 317.
2. C. DU FRESNE, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, 3 vol., Paris, 1678.
3. DLH, VII, 47, p. 368, l. 6.
4. DLH, II, 34, p. 83, l. 11 ; DLH, IX, 19, p. 432, l. 18.
5. DLH, IX, 19, p. 433, l. 8.
6. DLH, VIII, 40, p. 407, l. 9-10.
7. Sur un total de 96 occurrences relevées dans l'ensemble de l'œuvre connue de Grégoire de Tours, seulement huit d'entre elles correspondent à l'un des usages classiques de ce terme. L'emploi de la forme spécifique concerne donc près de 92 % des occurrences relevées.
8. Cette acception ne semble présente que dans une seule référence dans toute l'œuvre de Grégoire de Tours (DLH, VIII, 40, p. 407, l. 9-10).
9. J. LÉVY et M. LUSSAULT (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, 2003, p. 907-917.
10. G. KURTH, « De l'autorité de Grégoire de Tours », in *Études franques*, t. 2, Bruxelles, (1919), p. 117-206. P. BROWN, « Reliques et statut social au temps de Grégoire de Tours », in *La société et le sacré dans l'Antiquité tardive*, Paris, (1985), p. 171-198. M. HEINZELMANN, « Grégoire de Tours, "père de l'histoire de France" », in Y.-M. BERCÉ et P. CONTAMINE (éd.), *Histoires de France. Historiens de la France*, Paris, 1995, p. 19-45. N. GAUTHIER et H. GALINIÉ (éd.), *Grégoire de Tours...*, op. cit. A. DE PRISCO, *Gregorio di Tours agiografo. Tra ricerca e didattica*, Padoue, 2000. M. HEINZELMANN, *Gregory of Tours. History and Society in the Sixth Century*, Cambridge, 2001. K. MITCHELL et I. WOOD (éd.), *The World of Gregory of Tours*, Leyde, 2002. A. C. MURRAY (éd.), *A companion to Gregory of Tours*, Leiden/Boston, 2016.

11. C. MURRAY, « The composition of the Histories of Gregory of Tours and its Bearing on the Political Narrative », in A. C. MURRAY (éd.), *A companion to Gregory...*, *ibid.*, p. 63-101, en particulier p. 72-77.
12. Sa maîtrise des cadres spatiaux temporels du pouvoir, tant réels que symboliques, lui permet d'inscrire son œuvre dans une logique d'ensemble lui permettant, notamment, de présenter son diocèse de Tours, non seulement comme le centre de l'espace gaulois mais aussi comme le cœur de l'histoire mondiale à son époque, cf. K. MITCHELL, « Marking the bounds : The distant past in Gregory's History », in K. MITCHELL et I. WOOD (éd.), *The World of Gregory...*, *op. cit.*, p. 295-306.
13. La capacité de Grégoire de Tours à utiliser des néologismes ou des mots latins classiques pris dans un sens nouveau est une caractéristique bien connue de cet auteur, cf. R. MALTBY, « Neologisms in the Latin of Gregory of Tours », *Archivum latinitatis medii aevi*, 63 (2005), p. 61-69. P. BOURGAIN, « The Works of Gregory of Tours : Manuscripts, Language, and style », in A. C. MURRAY (éd.), *A companion to Gregory...*, *op. cit.*, p. 141-188, en particulier p. 162-163.
14. Comme le montre le graphique ci-dessus, la majeure partie des mentions se rencontrent dans les DLH (57 références).
15. DLH, II, 9, p. 58, l. 3.
16. On considère ici que Grégoire de Tours fait référence à une cité dans le sens classique de la notion, et non pas à l'interprétation qui a pu être faite par certains auteurs d'une mention légendaire au territoire des Thuringiens situé au-delà du Rhin, cf. R. LATOUCHE, *Grégoire de Tours, Histoire des Francs*, traduite du latin, t. 1, Paris, 1963, p. 98. On peut d'ailleurs se demander si l'emploi du mot *terminus*, un mot culturellement très marqué et issu du champ lexical de la cité classique romaine (voir à ce propos DENYS D'HALICARNASSE, *Antiquités romaines*, livre II, 74, 2), peut véritablement s'associer sous la plume de Grégoire de Tours, à l'espace dominé par un peuple étranger à cette culture de la cité antique.
17. Certains traduisent cette notion par celle de « confins », cf. C. HERVÉ, « Les mots de l'urbain dans l'œuvre de Grégoire de Tours », *Revue archéologique du centre de la France*, 42 (2003), p. 217-225, n. 7.
18. DLH, X, 8, p. 489, l. 1-2.
19. P.-E. POBLE, « Les frontières des territoires locaux dans l'espace gaulois de Sidoine Apollinaire à Grégoire de Tours », in N. BARON, S. BOISELLIER, F. CLÉMENT et F. SABATÉ (dir.), *Limites et frontières*, t. 1 (*Reconnaître et délimiter l'espace localement au Moyen Âge*), Villeneuve-d'Ascq, 2016, p. 19-33.
20. On ne rencontre pas d'autre mention de ce type dans toute l'œuvre de Grégoire de Tours.
21. Grégoire de Tours précise : *sacerdotes et viri magnifici [...]* (DLH, X, 8, p. 490, l. 24).
22. L'affaire concerne principalement Tétradie, ancienne épouse du comte *Eulalius*, réfugiée auprès du duc Didier (Toulouse et Aquitaine) qu'elle a épousé et dont elle est veuve lors de la tenue de cette rencontre. Le comte *Eulalius* (Auvergne) est le demandeur. Il réclame les biens que Tétradie avait emportés avec elle quand elle l'a quitté. Enfin, l'ancien comte de Gévaudan, Innocent, devenu évêque de Rodez, joue également un rôle dans cette affaire.
23. *In confinio supradictarum urbium* (DLH, X, 8, p. 490, l. 24 et p. 491, l. 1).
24. GC, 53, p. 329, l. 12. On peut traduire ce passage ainsi : « Dans le même *terminus* de la cité de Poitiers, celui qui occupe le bord de la cité de Nantes, c'est-à-dire dans le *vicus* de Retz, repose *Lupianus* [...] ».
25. GC, 53, p. 329, l. 12.
26. DLH, VI, 12, p. 282, l. 23 et p. 283, l. 1.
27. R. LATOUCHE, *Grégoire de Tours...*, *op. cit.*, 1963, t. 2, p. 30.
28. L'espace qualifié de *terminus* est associé à la logique de limites, puisqu'il est installé dans l'une de ces zones qui existait entre deux frontières de cités antiques différentes.
29. VP, II, 1, p. 219, l. 12.
30. VP, III, *incipit*, p. 222, l. 11.

31. DLH, IX, 20, p. 434, l. 21 et pages suivantes.
32. E. EWIG, *Die fränkischen Teilungen und Teilreiche (511-613)*, Wiesbaden, 1953, p. 146. R. SCHNEIDER, *Königswahl und Königserhebung im Frühmittelalter*, Stuttgart, 1972, p. 124-126. B. DUMÉZIL, *La reine Brunehaut*, Paris, 2008, p. 242-244. T. OFFERGELD, *Reges pueri. Das Königtum Minderjähriger im frühen Mittelalter*, Hanovre, 2001, p. 211-212.
33. DLH, IX, 20, p. 437, l. 12-13.
34. M. ROUCHE, « Entre “civitas” et “sedes regni” : Grégoire de Tours et les espaces politiques de son temps », in N. GAUTHIER et H. GALINIÉ (éd.), *Grégoire de Tours..., op. cit.*, p. 184.
35. Comme c'est par exemple le cas pour la troisième partie de la civitas des Parisiens concédée au roi Gontran : DLH, IX, 20, p. 435, l. 10.
36. J. DURLIAT, « Les finances publiques de Dioclétien aux carolingiens (284-889) », *Beihefte der Francia*, 21 (1990), p. 102, n. 33.
37. Dans le sens large de tout ce que le pouvoir royal peut exiger, tout ce qu'il peut tirer comme revenus en hommes (armée) ou en biens (impôts). Voir, à ce propos, M. CÂNDIDO DA SILVA, « Les cités et l'organisation politique de l'espace en Gaule mérovingienne au VI^e siècle », *Histoire urbaine*, 4 (2001/2), p. 83-104, en particulier p. 97.
38. J. DURLIAT, « *Episcopus, civis et populus* », in N. GAUTHIER et H. GALINIÉ (éd.), *Grégoire de Tours..., op. cit.*, p. 185-193.
39. E. MAGNOU-NORTIER, « Les *pagenses*, notables et fermiers du fisc durant le haut Moyen Âge », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 65/2 (1987), p. 237-256. F. BOUGARD, G. BÜHRER-THIERRY et R. LE JAN, « Les élites du haut Moyen Âge. Identités, stratégies, mobilité », *Annales Histoire et Sciences sociales*, 2013/4, p. 1079-1112.
40. Citons par exemple : DLH, VII, 47, p. 366, l. 9 et GC, 56, p. 330, l. 13.
41. E. MAGNOU-NORTIER, « Les *pagenses*... », *op. cit.*, p. 256.
42. M. ROUCHE, « Entre *civitas* et *sedes regni* : Grégoire de Tours et les espaces politiques de son temps », in N. GAUTHIER et H. GALINIÉ (éd.), *Grégoire de Tours..., op. cit.*, p. 184.
43. M. DONDIN-PEYRE, « Frontières de cités, frontières dans les cités », in C. BESSIN, O. BLIN et B. TRIBOULOT (éd.), *Franges urbaines, confins territoriaux : la Gaule dans l'Empire*, Bordeaux, 2016, p. 337-344.
44. S. ESDERS, « Gallic Politics in the Sixth Century », in A. C. MURRAY (éd.), *A companion to Gregory..., op. cit.*, p. 429-461, en particulier p. 459.
45. A. C. MURRAY, « The Merovingian state and administration », in A. C. MURRAY (éd.), *A companion to Gregory..., ibid.*, 192-231, en particulier p. 215.
46. DLH, IX, 20, p. 436, l. 6.
47. FRÉDÉGAIRE, *Chronique des temps mérovingiens*, éd. et trad. O. DEVILLERS et J. MEYERS, Turnhout, 2001, 45, p. 126.
48. Rien ne permet ici de faire une telle assimilation, mais en plus, une telle compréhension réduirait le mot *civitas* à la seule réalité de ville centre. Or, une telle rétractation de la cité à l'époque mérovingienne n'est attestée nulle part, l'historiographie reconnaissant bien au contraire assez largement une survivance de cette double structure (ville centre + territoire) héritée des temps antiques, notamment au travers de la cité épiscopale, cf. H. INGLEBERT, « Périodiser l'Antiquité tardive », in M. GHILARDI et al. (dir.), *Les cités de l'Italie tardo-antique (IV^e-VI^e siècle)*, Rome, 2006, p. 359-366. Notons cependant que Grégoire de Tours n'utilise pas du tout le mot *territorium* dans ce sens-là.
49. *His diebus Theodoricus ingressus Arvernum terminum, omnia exterminabat cuncta devastabat...* (VP, V, 2, p. 228, l. 19).
50. *Brittani quoque inruentes in terminum Namnitico praedas egerunt, pervadentes villas et captivos abducentes* (DLH, IX, 18, p. 431, l. 18).
51. DLH, VII, 13, p. 334, l. 12.

52. Le plus souvent Grégoire de Tours dit seulement qu'une armée pénètre dans un espace ennemi, la seule présence de celle-ci semble synonyme de dévastations que l'on imagine plus banales et plus limitées puisqu'elles ne sont pas explicitées (par exemple *DLH*, VII, 24, p. 344, l. 6-19).
53. *DLH*, VI, 31, p. 299, l. 3 à p. 302, l. 2.
54. [...] *cumfregens se quasi tracturus de pace, ut inter terminum utriusque regni nulla inteticio au dereptio geretur [...]* (*DLH*, IX, 9, p. 421, l. 20-21).
55. *Igitur anno quo supra Childebertus rex morabatur cum coniuge et mater sua infra terminum urbis qua i Strateburgum vocant* (*DLH*, IX, 36, p. 457, l. 4).
56. [...] *terminus urbis tue defensare studeamus [...]* (*DLH*, IX, 36, p. 457, l. 7).
57. [...] *quod Toronicum terminum ingrederentur audisset, exercitum commoret et se in ipsos fines statuit [...]* (*DLH*, VI, 12, p. 282, l. 23 et p. 283, l. 1).
58. *Hec audiens rex, Leodoghyselum in loco Calomniosi cognomento Egelanis ducem dirigens, omnem ei provinciam Arelatensem commisit, costodisque per terminus super quatuor virorum milia collocavit. Sed et Nececius Arvernorum dux similiter cum costidibus perrexit et finis regionis ambiit* (*DLH*, VIII, 30, p. 396, l. 14 à p. 397, l. 2).
59. Ce qui correspond à 15 mentions.
60. Ce qui correspond à 18 mentions.
61. *Est alius martyr infra terminum urbis Beorritanae [...]* (*GM*, 74, p. 87, l. 4).
62. *GM*, 106, p. 111, l. 15.
63. *Infra terminum autem Ternodorensis castri quod ad Lingonicam civitatem pertinet erat presbyter gressus debili [...]* (*GC*, 11, p. 304, l. 26).
64. *Nam recolo me audisse ante hos annos exstitisse quendam in eremo regionis cujusdam [...]* *Tunc ingressi parvulum quodadmodum tugurium, oratione facta, resederunt [...]* *Multis jam in hac eremo annis inhabito [...]* (*GC*, 96, p. 359, l. 22-23 et l. 24-25 et p. 360, l. 3).
65. *GC*, 96, p. 360, l. 6-7.
66. *Fuit autem in ipso termino Marianus quidam eremita, cui non erat alter cibus nisi poma agrestia : et si ei aliquotiens a quibusdam mel delatum fuisset, aut si ipse reperire potuisset in silvis, hoc ei erat cibus* (*GC*, 80, p. 348, l. 15-17).
67. Commune du département de la Creuse.
68. *Fuit et Iunianus reclausus infra Lemovicini urbis territorium* (*GC*, 101, p. 362, l. 19).
69. *GC*, 11, p. 305, l. 2-3.
70. *GC*, 48, p. 327, l. 3-4.
71. Par exemple : *Apud villam vero Marciacensem, quæ in hoc termino continetur subdita ditionibus beati Martini, oratorium est ipsius et nomine et virtutibus consecratum* (*VSM*, III, 33, p. 190, l. 16-17).
72. Citons le cas de l'église Maroialensem (*DLH*, VII, 12, p. 333, l. 13), dont le site est généralement identifié au cœur de la commune actuelle de Mareuil-sur-Cher en Loir-et-Cher, cf. H. CHRISTÈLE, R. SANDRINE et T. MURIELLE, « Les limites orientales de la "civitas Turonorum" », in *Agglomérations secondaires antiques en région Centre*, 2012 (éd. *Revue archéologique du centre de la France*, supplément 42), p. 59-84, ici, p. 68. On peut également mentionner celui de la basilique Saint-Vincent de la cité d'Agen (*DLH*, VII, 35, p. 356, l. 3-4). Notons que cette dernière ne peut pas être située à l'intérieur de la ville antique d'Agen, le récit de Grégoire de Tours ne le permettant pas. Ce texte précise tout un cheminement parcouru par les personnages, ces derniers venant du nord et devant traverser la Garonne avant d'accéder à cette basilique. Elle se situe donc forcément au sud de la Garonne, ce qui ne permet pas de la placer à Agen. Il convient plutôt d'identifier le site mentionné par Grégoire de Tours avec Saint-Vincent du Mas-d'Agenais.
73. Comme celui de Méallet dans la sphère auvergnate (*DLH*, V, 9, p. 204, l. 16) ou d'autres lieux (*VP*, 15, 1, p. 271 ; *DLH*, II, 37, p. 86, l. 18-19 ; *DLH*, VIII, 15, p. 381, l. 8).
74. *In multis vero locis infra Turonicum terminum ecclesias et oratoria dedicavit [...]* (*DLH*, X, 31, p. 535, l. 16-18).

RÉSUMÉS

Le lexique utilisé par Grégoire de Tours dans ses œuvres a fait l'objet de plusieurs études, mais aucune ne s'est véritablement penchée sur l'emploi du mot *terminus*. Pourtant, à côté d'un usage très classique de ce mot, on en trouve aussi une pratique originale sous la plume de Grégoire de Tours. L'étude de cette dernière permet de s'interroger sur l'intention de l'auteur dans ce maniement du mot. Cherche-t-il à désigner ainsi un espace territorialisé particulier, zone de conquête plus ou moins récente située au-delà des limites territoriales classiques ? L'hypothèse ouvre de nouvelles compréhensions concernant l'organisation des espaces locaux au début des temps mérovingiens.

Gregory of Tours' lexicon has been studied by several people, but none of them recently paid attention to the word *terminus*. However, alongside some classic use, this author gives that term an original meaning. This is studied in this article in order to understand why Gregory of Tours uses that word in this way. Is he trying to set out a particular territorialized space located outside the classical boundaries of the city and more or less recently conquered ? This hypothesis opens up new understandings about the territorial organization of local spaces at the beginning of Merovingian times.

INDEX

Mots-clés : territoire, terminus, bornes, limites, civitas, conquête, christianisation, Grégoire de Tours

AUTEUR

PIERRE-ÉRIC POBLE

CHEC, université Clermont d'Auvergne